

PORTRAIT >>>> À la City (2/2)

Après l'affaire Kerviel, « La Croix » est allée à la rencontre des « guerriers » de la place financière de Londres. Denis Wallez est trader chez Nomura. Il raconte sa vie professionnelle

Denis Wallez, un trader français à Londres

LONDRES

De notre envoyé spécial

Il attend dans un café à la sortie du métro Saint Paul, au cœur de la City. Il flotte dans un costume gris clair, ne porte pas de cravate et assume une barbe de deux ou trois jours. Il flotte et, en même temps, son regard et ses mots sont précis. On s'installe autour d'un café long servi dans deux gobelets en carton, dehors, sous le soleil vif, devant le square Pater Noster. De l'autre côté du petit espace pavé, un commercial propose aux jeunes financiers qui passent l'usage de quatre Ferrari rouges et d'une Lamborghini vert pomme. Il vend une location partagée pour 15 000 € par an.

Denis Wallez est trader chez Nomura pour les produits « exotiques » (*exotic trading*). C'est un Français travaillant à Londres pour une banque japonaise sur des produits internationaux, le terme « exotiques » voulant faire ressortir la complexité des produits et non leur provenance. Avant d'entamer le récit de sa vie professionnelle, autant évacuer tout de suite la question de son salaire. Il est « composé d'un fixe de 135 000 € et d'un bonus substantiellement plus élevé que mon salaire fixe », explique-t-il. Pour ce prix – variable suivant les années –, il arrive à la banque à 8 heures du matin pour gérer les produits en lien avec la Bourse de Hong Kong. Il explique : « Par exemple, j'ai un vendeur là-bas qui veut acheter pour un client un "call" » (une option d'achat) sur l'action allemande DaimlerChrysler. C'est-à-dire qu'à une date fixée entre nous, disons six mois, je lui réglerai la hausse éventuelle de l'action, en Hong Kong dollar par exemple, et en cas de baisse, il ne paiera rien. »

Pour ce produit dit « simple », les variables sont ainsi : le taux d'intérêt de l'argent, le cours de l'action, celui de la devise. « Il faut ensuite que j'ajuste mon portefeuille pour neutraliser les risques, en vendant ou en achetant du Hong Kong dollar, du DaimlerChrysler et d'autres "calls" ou des "puts" (options de vente) qui sont des produits inverses des "calls". » Il le fait à partir de l'ouverture des Bourses européennes, à 10 heures. Il finira sa journée vers 21 heures avec la clôture de Wall Street à New York.

Denis Wallez n'était pas programmé pour ce métier. Originaire d'Amiens, fils d'une mère enseignante et d'un père artisan, il intègre Telecom Bretagne, une grande école d'ingénieurs. Ce qui lui permet d'entrer, par le biais d'un stage, à la BNP, où l'on cherchait un informaticien qui comprenait les mathématiques. Il deviendra structureur « quant ». Les quants – ce sont les bâtisseurs de produits financiers qui sont proches du trader – fabriquent les outils qui vont permettre la prise de décision du trader, s'assurant de la pertinence constante de ces outils et quantifiant les probabilités de risques pris par le trader. « Il s'agit de trouver les imperfections du marché et d'en tirer profit. »

Denis Wallez passe ensuite au Crédit agricole où il dirige la recherche. « J'avais du succès. J'ai gagné jusqu'à 260 000 € avant 2000. J'ai assisté à l'explosion des produits exotiques. » La fusion, en 2002, avec le Crédit lyonnais l'amène à quitter la banque avec un « joli chèque », selon son expression. Il passe alors chez Natixis, toujours à la direction de la recherche, avant de rejoindre Nomura, où il devient, après un temps,



Denis Wallez : « Le stress est toujours là, même si on apprend à le gérer. »

trader. À considérer sa photo (ci-dessus), on se prend à imaginer ce trader comme un héritier des financiers qui peuplent l'œuvre de Balzac. Pour ce métier, il a dû passer l'examen du régulateur de la City – la FSA – destiné à tester ses connaissances techniques, éthiques et réglementaires. Toutes ses communications téléphoniques sont enregistrées. Elles seront écoutées, si une enquête financière le nécessite.

La tension est constante. « Le stress est toujours là, même si on apprend à le gérer. Je peux perdre deux millions d'euros en un clic, si le marché commence à aller contre mes positions. Comme, aussi bien, réaliser 1 % des résultats de la banque par mes gains. » Il décrit l'ambiance dans sa banque comme « bon enfant ». Le calcul discrétionnaire des bonus y contribue. « Chez Nomura, il n'y a pas de formule pour le bonus qui est décidé en mars et payé en avril. En plus des résultats, mon patron reconnaît aussi l'effort du trader, sa chance ou sa non-chance. Alors que la SocGen (Société générale), par exemple, prend en compte uniquement le résultat quantitatif du trader. Cela crée un environnement très agressif. »

Pour évacuer le stress, chaque trader a son sport. Avant le *floor* de la banque, certains passent par la piscine, d'autres par la salle de gymnastique. Denis Wallez pratique l'aïkido et l'aito, l'art du sabre japonais. Il joue aux échecs et a entrepris d'écrire un livre de mathématiques financières. Pour dépenser son bonus, chaque trader a également sa recette, entre Ferrari, voyages éclairs et achats d'objets. Mais tous investissent d'abord dans un bien immobilier. Denis Wallez a choisi à Londres un appartement de 75 m² à Pimlico, avec vue sur un square et la Tamise. « Pour beaucoup, le bonus est nécessaire pour payer la maison ou les études de leurs enfants. Certains sont là parce qu'ils aiment ce métier. D'autres parce qu'ils sont piégés par l'argent. »

À 35 ans, lui dit aimer ce métier qu'il a commencé tard. « Après 30 ans, on a davantage les pieds sur terre. On prend moins de risques. J'ai vu des traders de 25 ans faire la fête avec des bonus de 200 000 €. Se laisser griser. Prendre trop de risques. Jusqu'au jour où ce risque leur éclate à la figure. Ceux-là partent vers d'autres métiers ou arrêtent de travailler à la trentaine. Je suis très content d'avoir pris le temps de mûrir avant d'être

REPÈRES

Des bonus très confidentiels

► Dans une salle de marchés londonienne (*floor*), il existe plusieurs grades correspondant chacun à une rémunération connue de tous. Les bonus, eux, sont confidentiels. Chaque année, une étude du cabinet londonien McLagan, qui sert de référence, calcule la moyenne des rémunérations annuelles brutes de 30 banques de la place.

- **Managing director** : 175 500 €.
- **Directeur exécutif ou vice-président exécutif** : 142 000 €.
- **Vice-président ou directeur** : 68 000 à 80 000 €.
- **Assistant vice-président ou analyste** : 40 000 à 55 000 €.

Chaque métier, comme celui de trader ou celui de vendeur, peut être représenté dans chacun de ces échelons.

► **À ce fixe, s'ajoutent les bonus**, en fonction des résultats individuels et de la banque, qui peuvent représenter plusieurs fois le salaire de base. Les bonus peuvent être versés dans un paradis fiscal, les îles anglo-normandes par exemple, ce qui permet de les exempter de toute imposition.

trader. » Il estime aussi qu'il n'aurait pas pu avoir autant de succès dans ce métier sur la place de Paris, sans être diplômé de Polytechnique ni être passé par le DEA de probabilités de Paris VI dirigé par Nicole El Karoui. « Le problème, à Paris, ils ont tous les mêmes idées au même moment. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles Paris ne devient pas une place financière majeure au niveau mondial. Il est nécessaire de s'ouvrir à la diversité. Elle amène des batailles, des frictions, mais elle fait émerger de bonnes idées. »

Or, aujourd'hui, la conjoncture demande aux traders d'avoir de bonnes idées. « D'habitude, les modèles nous indiquent ce qu'il faut faire. Mais les marchés ont en ce moment un comportement erratique qui ne rentre pas facilement dans nos modèles mathématiques. La plupart des gens ont des difficultés à neutraliser les risques qu'ils prennent. On a tendance à chercher le vent au doigt mouillé. » Ce matin de février ensoleillé, le square Pater Noster commence à se réchauffer un peu. Le froid piquant ne semble pas gêner Denis Wallez, penché sur son gobelet de café. Pendant ces deux heures d'entretien, son « junior » qui surveillait pour lui les marchés n'a pas appelé sur son BlackBerry. Il aura parlé de son métier comme un vrai lutteur. Sans enthousiasme inutile. « Je me considère comme super-sérieux. Je n'oublie pas que je viens d'un milieu modeste. » Il a simplement pris le temps d'expliquer précisément sa lutte quotidienne, les risques qu'elle implique comme les satisfactions qu'elle lui apporte.

PIERRE COCHEZ